

LETTRES INÉDITES

D'HENRI IV.

LETTRES INÉDITES

D'HENRI IV,

UH 61-42
46

E T

DE PLUSIEURS PERSONNAGES CÉLÈBRES,

Tels que FLÉCHIER, LA ROCHEFOUCAULT, VOLTAIRE,
le Comte de CAYLUS, ANQUETIL-DUPERRON, etc.

Ouvrage dans lequel se trouvent éclaircis plusieurs points
d'Histoire très-curieux ; et devant faire suite aux
OEuvres de ces Hommes illustres.

IMPRIMÉES SUR LES ORIGINAUX, AVEC DES NOTES
ET UNE INTRODUCTION.

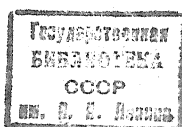
PAR A. SÉRIEYS, BIBLIOTHÉCAIRE DU PRYTANÉE.



A P A R I S,

Chez HENRI TARDIEU, Libraire,
rue et maison des Mathurins, N° 335.

AN X. (1802).



И 41060-61



INTRODUCTION.

SI les Lettres familières des grands hommes sont le dépôt le plus fidèle et le plus utile de leurs pensées ; si l'on aime à les surprendre au milieu de leurs plaisirs , de leurs peines , de leurs confidences , j'oserai dire , de leurs erreurs ; cette Collection paroîtra sans doute intéressante , ou du moins obtiendra de l'indulgence. C'est une espèce de galerie de tableaux , où l'on croit voir tour à tour agir , parler , écrire *Henri IV* , *Voltaire* , *Larochefoucault* , le comte de *Caylus* , et plusieurs hommes célèbres , dont la réunion forme un contraste remarquable par la diversité des génies , des goûts et des caractères.

Henri IV est un des Princes dont on a recueilli et publié avec le plus de soin la vie toute entière ; cependant ce que je mets au jour , à l'exception de trois ou quatre pièces , avoit échappé jusqu'ici aux recherches des Argus littéraires. A la vérité , ces lettres ne se trouvoient point dans les grandes bibliothèques ; leurs originaux existoient seulement en celle de M. *Joly de Fleury* , pro-

cureur-général, dans le vol. numéroté 407 des manuscrits de M. *Dupuy*. Elles ont été imprimées sur des copies exactes qu'en avoit tirées M. l'abbé de l'*Ecluse*; on a pu faire des reproches plus ou moins fondés à cet Editeur des *Mémoires de Sully*; mais on ne lui a jamais contesté sa grande habileté dans l'art de connoître les écritures tant d'Henri IV, que de ses différens Secrétaires.

Je ne m'étendrai point sur l'intérêt qu'inspirent ces Lettres d'Henri IV; non-seulement elles sont toutes l'expression de son âme, mais encore il en est qui tiennent à des événemens majeurs peu ou mal connus jusqu'à présent; on en voit la preuve dans les Lettres XXXIX et XL, où il s'agit de la promesse de mariage faite par ce monarque à Mlle d'Entragues. Ici il se plaint de l'opposition qu'il éprouve (de la part de Rosny). Là il redemande cette promesse. *Il l'avoit donc donnée*. Il l'avoit donnée à Malesherbes, comme il est prouvé par la Lettre qu'il écrit à M. d'Entragues; et cependant tous les Mémoires du temps portent qu'Henri IV ayant consulté M. Rosny sur cette promesse, ce ministre la lui fit déchirer.

L'abbé de l'Ecluse , en transcrivant les Lettres inédites d'Henri IV à la belle Gabrielle , mit en note à la marge , qu'elles étoient fort curieuses ; le public , à coup sûr , partagera son sentiment : on aime jusqu'aux foiblesses de ce prince ; elles étoient rachetées par tant de belles qualités !

Rien de plus naïf , de plus touchant et de moins connu que les confidences de *petite sœur* (Catherine , princesse de France et de Navarre , sœur unique d'Henri IV). La Lettre LIX , dans laquelle , au sujet d'une affaire d'intérêt avec lui , elle le prend pour son avocat , est pleine de grâces , de sentiment et de délicatesse. Dans une autre , elle témoigne le regret de n'être point mère. « Je » commencerai , dit-elle , à boire demain des » eaux que j'ai fait venir de Béarn ; je verrai » si cela me fera plutôt vous faire un petit » page ; mais j'ai bien opinion que je n'en » aurai point que je n'aye l'honneur de vous » voir ; car on dit qu'il faut être contente » pour en avoir , et je ne le puis être sans » cela. »

Le manuscrit où ces Lettres sont contenues , renferme aussi une assez grande quantité d'autres pièces dont je n'ai publié qu'une

très-petite partie, celle qui m'a paru pouvoir donner la clé de quelques faits importants, ou les constater d'une manière encore plus positive. J'ai cédé au plaisir de remettre sous les yeux du public la réponse d'Henri IV à son clergé, quand celui-ci le supplioit de faire disparaître quelques innovations qui s'étoient introduites dans la discipline ecclésiastique. Je doute qu'aucune harangue, tant chez les anciens que chez les modernes, présente plus de sens, de bon esprit, de sagesse et de raison.

J'ai laissé l'ancienne orthographe de la copie que j'ai sous mes yeux, et me suis fait un devoir de l'imprimer telle qu'on peut la voir dans le Merc. fr. tom. 1^{er}, p. 50, et non telle qu'on la trouve dans un livre intitulé : *L'Esprit d'Henri IV*, où on ne sauroit la reconnoître; en effet il y a des morceaux tout entiers tronqués, il y en a d'autres substitués, notamment celui-ci : « Il faut par vos bons » exemples que vous répariez ce que les mauvais ont détruit, et que la vigilance recouvre » ce que la nonchalance a perdu. » Henri IV ne dit pas un mot de tout cela. Eh! pourquoi l'éditeur de cet *Esprit* a-t-il supprimé cette pensée, depuis si long-temps passée

en proverbe , qui peint si bien la naïveté d'Henri IV , et qu'on peut dans tous les temps rappeler aux mécontents de tous les pays : « Cela se fera petit à petit , *Paris ne fut pas fait en un jour ?* » Pourquoi a-t-il fait parler Henri IV à la fin du XVI^e siècle , comme il auroit parlé à la fin du XVIII^e ? C'est lui ôter le sel de l'expression , la naïveté de la pensée , et le tour négligé de ce langage naturel que rien ne peut remplacer ; c'est costumer à la moderne une belle antique , ou plutôt la mutiler , la dénaturer. En général , en parlant d'Henri IV , on a tant cherché à l'embellir , et on l'a tant défiguré qu'il faut remonter à la source pour le reconnoître. Voilà le motif qui m'a déterminé à publier ces épîtres , et les morceaux politiques qui le concernent.

Les lettres de M. l'abbé *Fléchier* , qu'on trouve à la suite de celles d'Henri IV , m'ont paru ingénieuses ; elles tenoient à des faits particuliers dont on aime à deviner l'explication. On lui sait bon gré de s'intéresser à la gloire d'une jeune actrice , et de se montrer tel qu'il étoit.

M. Fléchier , comme je le dis dans une note , avant que d'être évêque et prédicateur ,

fut homme : pourroit-on lui faire un crime d'avoir témoigné qu'il étoit sensible ? Le président *Hénault* fit copier ces lettres sur les originaux , et on les a trouvées dans ses cartons.

La lettre qui n'offre pour tout renseignement que la lettre capitale C. à la signature, est celle qui m'a coûté le plus de recherches et de combinaisons. Sa teneur , son sujet bien prononcé m'eurent bientôt démontré qu'elle s'adressoit à milady *Montague* ; mais de qui la reçut cette ambassadrice ? J'ai lu toutes ses lettres , et j'ai cru découvrir la solution de ce problème dans la lettre XXX adressée à M. Pope, ou dans la XLIII^e écrite à M. l'abbé ***.

Plusieurs motifs m'ont fait pencher pour ce dernier. Le style , la manière italienne , les *concetti* , des tournures qui me sont très-connues , ont paru me prouver que l'abbé *Conti* , noble Vénitien , en étoit l'auteur. Sa lettre est remplie de questions sur des objets physiques , sur le gouvernement turc , sur la croyance des Ottomans , sur leurs moines , etc.

« Vos savantes questions , lui répond mi-
» lady *Montague* , ont flatté ma vanité ; je
» ne suis cependant pas en état de vous

» répondre, quand je saurois autant de mathé-
» matiques qu'Euclide même, il me faudroit
» séjourner un siècle dans ce pays pour faire
» des observations sur *l'air et les vapeurs* ;
» mais je n'y ai pas encore passé un an, et je
» dois bientôt le quitter. Vous ne manquerez
» pas de m'accuser de paresse ou de stupi-
» dité, en voyant que je ne vous fais aucun
» détail sur la Porte Ottomane. Je vous ré-
» ponds à cela qu'il suffit de jeter les yeux
» sur le chevalier Ricault, et on en trouve
» d'assez justes sur les Visirs, sur le gouver-
» nement civil et spirituel : il est facile de se
» procurer des mémoires assez exacts à ce
» sujet : il y a cependant des historiens, Dieu
» sait..... mais chacun a la liberté d'écrire
» ses propres remarques. »

L'abbé Conti avoit particulièrement connu milady Montague dans son séjour en Angleterre ; milady avoit resté quelque temps à Venise, où même elle avoit laissé le manuscrit original de ces lettres. Par des rapprochemens de temps, des liaisons de phrases, et d'autres motifs qui demanderoient de longs développemens, je crois pouvoir assurer que cette lettre est de M. l'abbé *Conti*.

La délicatesse, l'esprit et la gaîté règnent

dans la lettre de que M. de Surgeres écrit à son épouse ; ce mélange de prose et de vers varie le plaisir en même temps que le langage : il n'est rien de plus spirituel que l'épisode de la Nyade. Madame de Surgeres n'avoit point voulu quitter Paris , et suivre son mari à la campagne ; il auroit été bien difficile de lui faire à ce sujet un reproche plus ingénieux. Cette lettre est écrite par un secrétaire de M. Larochefoucault , avec beaucoup de corrections de la main de l'Auteur.

La correspondance des divers savans et gens de lettres avec M. le comte de Caylus , présente différentes sortes d'intérêt ; quoique la partie des antiquités y domine , on ne laisse point que d'y trouver des détails historiques et littéraires dignes d'exciter la curiosité : telles sont les lettres de Voltaire et du comte de Caylus.

Voltaire avoit mis dans la première édition du *Temple du Goût* , quatre vers à l'honneur du Comte , qui avoient paru à ce dernier trop flatteurs : il fut invité à supprimer cet éloge et obéit. C'est le sujet de sa première lettre à Caylus et de la réponse du Comte. La seconde lettre de Voltaire est plus piquante ; on y reconnoît son esprit de critique ordinaire.

Ce que dit M. *Godin*, des haches et du cuivre des anciens Indiens du Pérou, est d'autant plus intéressant, que nous connoissons fort peu les usages de l'Amérique avant sa conquête.

M. *Anquetil - Duperron* sème dans ses lettres cette érudition, cette sensibilité, ce zèle pour les arts, dont il a donné tant de preuves. Une secrète inquiétude se mêle à la douceur de ses jouissances; il cultive une branche de littérature ingrate : « Il est bien » consolant pour moi, dit-il, d'arriver à » Paris avec les manuscrits les plus rares qu'on » ait jamais vus, de développer les mystères » de Zoroastre, de découvrir une nouvelle » histoire, et de ne trouver personne en état » de juger de mon travail. » Il avoit dit plus haut : « Je me donne bien des peines; le succès semble me favoriser; voilà qui est beau. » Un jour la mort m'arrêtera dans ma course; » mes veilles pourriront, ou deviendront la » proie des vers à la Bibliothèque du Roi: » bel espoir ! »

Les amateurs des antiquités trouveront dans le suisse *Schmidt* cette science profonde et réfléchie qu'on ne peut acquérir de bonne heure que dans la solitude, au milieu des rochers et des montagnes.

Après ces dissertations, qui exigent de la part du Lecteur des études peu communes, on se repose volontiers sur les pensées et les opérations plus familières de M. Mazéas; ses Lettres sont parsemées de réflexions judicieuses. A-t-il à se plaindre d'avoir vu le Comte de Caylus discontinuer ses travaux touchant les peintures anciennes sur les vases? « Il est bien disgracieux, ajoute-t-il, que » quelques personnes de mauvaise humeur » s'appliquent à ronger, comme des insectes, » les productions des autres, et dégoûtent les » amateurs de se consacrer au progrès des » arts. Est-il possible que les hommes ne » s'élèveront jamais au-dessus d'eux-mêmes, » et qu'ils ne verront le mérite de leurs semblables qu'avec un œil de jalousie? »

Plus loin, son attention se fixe sur la pourpre des anciens; il la compare avec notre écarlate, combat le sentiment des modernes, rassemble des matériaux à l'appui de son opinion, et se dispose à les porter avec lui dans la Basse-Bretagne: c'est-là qu'il va se retrouver avec la belle nature, « si belle partout, dit-il, si digne de nous occuper, et si » capable d'élever notre âme vers celui qui l'a » créée. »

Avec quelle décence M. *Monneron* paye son tribut à la curiosité du Comte de Caylus ! son attachement pour sa patrie l'a porté à observer les monumens dont il est environné ; il félicite le Comte de sa prédilection pour les antiquités gauloises ; elles sont, à ses yeux, bien plus intéressantes pour un Français que les étrangères : aussi dès le commencement de sa Lettre, ne manque-t-il point d'annoncer un goût dont le résultat seroit si favorable à la gloire nationale. S'il avoit à donner la description des ouvrages des anciens, il s'attacheroit, par préférence, à ceux qui sont répandus en différens endroits de la France, et desquels on n'a que des notions confuses.

La Lettre de M. de Rochefort forme un contraste piquant avec celles qui la précèdent, et celles qui sont à la suite ; le Traducteur d'Homère n'écrit pas comme un autre ; il est malade, et se plaint de l'ordonnance des médecins, qui lui prescrivent de rompre avec son poète : rompre avec Homère, c'est plus que rompre avec sa maîtresse : cependant la fièvre continue ; la dissipation seule et l'exercice peuvent le rétablir ; ses vœux se bornent à obtenir de M. de Maurepas la permission

d'aller dans ses terres essayer sa maladresse sur quelques perdrix.

La tête de M. *Pajonnet*, Prieur d'Ali-champs, est pleine de faits, d'écrits et de monumens historiques; M. de Caylus avoit parlé dans son Recueil d'Antiquités, des ruines d'un ancien théâtre près *Néris*; il avoit présumé que ce théâtre avoit été construit pour une ville, dont la ruine auroit vraisemblablement précédé celle de l'Empire romain. Le savant Prieur justifie cette présomption, avec autant d'érudition et de sagacité, que s'il s'agissoit de déterminer le site de l'ancienne Rome.

La destruction de *Néris*, suivant son opinion, date de l'époque des conquêtes de César dans notre Gaule; il l'attribue ou à la fureur des Gaulois, ou à la politique des Romains. Il seroit difficile d'appuyer son sentiment sur des explications mieux raisonnées et des motifs plus puissans. « Les Gaulois, dit-il, ou » trës de la perte de leur liberté, indignés » de subir le joug romain, se déterminent » à périr tous les armes à la main, plutôt » que de survivre à la perte de la gloire que » que leurs ancêtres avoient acquise. Cette » résolution se fortifie, à mesure que César